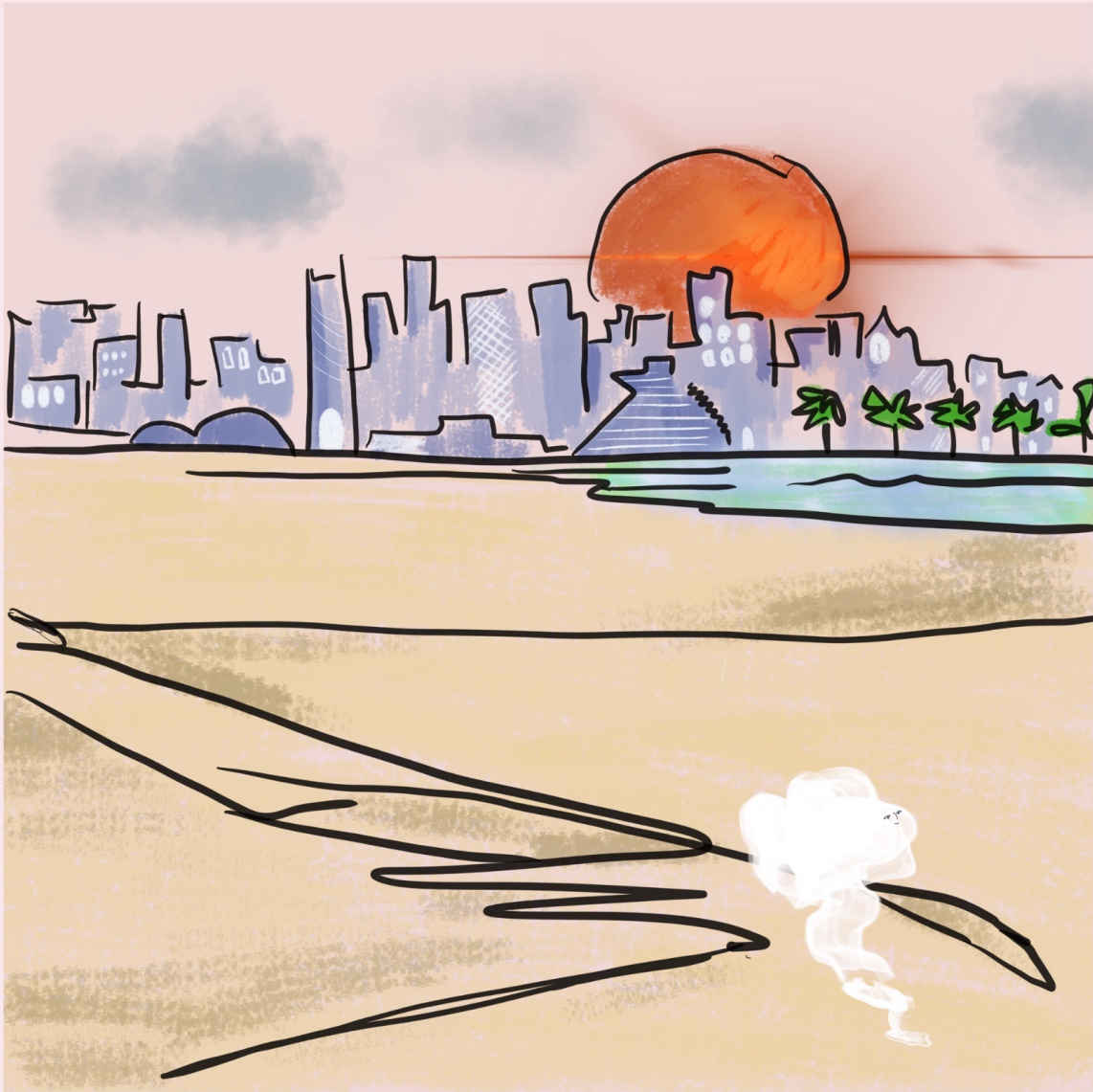


# Du pudding pour le désert



Louis Zaatar

Louis Zaatar

Du pudding pour le  
désert

© Louis Zaatar, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7293-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À tous ceux que j'aime, à tous ceux qui m'aiment, pourvu qu'ils soient les mêmes...*

## Chapitre 1

Lorsqu'Ellena entra dans la chambre 611 de l'hôtel Sharq Village and Spa situé au bout de la Corniche de Doha, elle explosa de tristesse et de colère. Ses parents furent assez rapidement agacés par son attitude. Ils décidèrent de la forcer à se reposer et s'en allèrent profiter de la piscine, du sauna, du hammam, du bar et de la vue splendide sur le golfe Persique. Tandis qu'ils déambulaient au bord de l'eau, ils se demandèrent si les services secrets iraniens ou émiratis les surveillaient au télescope. Cette idée saugrenue qu'ils étaient possiblement scrutés et analysés par les voisins du Qatar fut suffisamment pénible pour les pousser à se réfugier dans une des buvettes du complexe. Et on peut dire qu'ils n'avaient que l'embarras du choix. Leurs considérations pseudo-politiques furent bien vite oubliées.

Ellena Lambert avait dix ans et un tempérament un tantinet soupe au lait. Présentement, elle en voulait à la terre entière, car en ce 23 décembre, à cet instant précis, elle aurait dû être dans un avion en direction de Perth où devaient l'attendre sa tante Ann, les kangourous et les koalas. Au lieu de cela, elle était coincée au Qatar, pays qui ne devait être, en principe, qu'une escale. Mais ce qui semblait être une énorme panne à l'aéroport de Doha avait provoqué l'annulation de toutes les correspondances, puis de tout le trafic aérien, et ce, pour une durée ni déterminée ni communiquée. Les milliers de voyageurs en transit qui avaient d'abord tapé du poing, rassemblés en files monstres devant les comptoirs des compagnies, avaient petit à petit fini par accepter l'idée qu'à l'impossible nul n'étant tenu, il était plus sage de suivre les recommandations des tours opérateurs et d'accepter la mise à disposition de chambres d'hôtel. Doha n'était certainement pas le pire endroit où passer une nuit d'hôtel puisque ceux-ci rivalisaient d'étoiles, construits qu'ils avaient été à grands coups de pétrodollars avec l'aide providentielle d'une main-d'œuvre venue d'Afrique, d'Asie du Sud-Est ou de Dieu seul sait où. Cette force de travail présentait pour les promoteurs immobiliers le double avantage d'être courageuse, mais peu gourmande...

Si les parents d'Ellena s'étaient immédiatement résolus à voir le bon côté des

choses, à savoir l'exceptionnelle infrastructure hôtelière mise à leur disposition, force était de constater qu'Ellena n'y voyait que le verre à moitié vide. C'était la première fois depuis trois ans qu'elle pouvait retrouver sa famille d'Océanie. Aussi, elle rêvait depuis des mois à cette opportunité de découvrir l'Australie. Lasse, elle était assise là, en larmes, dans une chambre d'hôtel d'un obscur pays dont elle n'aurait pas été en mesure d'orthographier le nom correctement ou de le placer à main levée sur une carte du monde. Pendant ce bref instant où elle avait pris un peu de recul sur elle-même et sur sa situation, ses sanglots redoublèrent. Il en fut ainsi pour une bonne partie de l'après-midi : elle s'abandonna à la tristesse et à la colère maudissant tout ce qu'elle put du plus profond de son cœur.

Elle accompagna ses parents au repas du soir, calmée, et, de toutes les façons, sèche de l'intérieur, ses glandes lacrymales irrémédiablement hors d'usage. Son père tenta de plaisanter en lui disant que si elle les avait rejoints au bord de la piscine, elle l'aurait probablement fait déborder. Elle erra comme un zombie, assiette à la main, le regard absent, devant un gargantuesque buffet qui fit dire à sa mère, par trois fois, que jamais elle n'en avait vu de tel. Elle toucha à peine la nourriture, qu'elle fit mine de grignoter, dans le plus grand silence. Ses parents s'en donnèrent à cœur joie, autant enchantés par ces mets délicieux et variés que mus par une sorte de réflexe pavlovien face à la notion de gratuité. C'était une réaction étrange chez eux qu'elle avait déjà pu observer par le passé. Leur conduite suivait un genre de règle tacite qu'ils s'imposaient à eux-mêmes et qui les amenait à surconsommer autant que possible quand les choses étaient offertes. Ils perdaient ainsi tout sens de la mesure et une partie de leurs valeurs morales, hypnotisés qu'ils semblaient être par l'aubaine. Ellena ressentait bien souvent de la gêne dans les hôtels quand sa mère ramassait et engouffrait dans les valises les dosettes de savon, de gel, de mousse à raser ou autre parfum. Tous ces minuscules objets suremballés à usage unique étaient remplacés chaque matin. Le rituel recommençait, immuable, de jour en jour et d'établissement en établissement. Les trophées maternels étaient entassés au retour dans l'armoire de la salle de bain où ils portaient une étiquette invisible, celle du « On ne sait jamais si on en a besoin un jour ». Ce manège paraissait aberrant à Ellena car ses parents la rabâchaient sans cesse avec le respect de l'environnement pendant que la poubelle de la salle de bain débordait de sachets et emballages tout au long de l'année. Mais le pire pour elle était à chaque fois l'angoisse au moment du départ de l'hôtel, qui la poussait à prier en son for intérieur pour qu'aucun

contrôle ne fût fait sur sa valise, mettant au jour ce qu'elle assimilait à une entreprise de vol caractérisé.

Après avoir consulté internet et tenté de prendre des renseignements auprès de la réception de l'hôtel afin de savoir si la situation était en voie de déblocage à l'aéroport, on apprit que le standby serait toujours de mise le lendemain. Cette affreuse nouvelle fit replonger Ellena dans cette torpeur et cette rage qu'elle avait connues tout l'après-midi. Ses glandes lacrymales la prirent par surprise, laissant apparaître quelques premières perles de larmes qui en quelques minutes se transformèrent en torrents dépressifs. Pendant qu'elle se cachait la bouche pour ne pas être entendue dans le grand hall, elle se dirigea promptement derrière un énorme ficus artificiel. Accroupie derrière cette masse verte, elle fut surprise d'entendre une petite voix :

— Ça va petite ?

Elle chercha du regard d'où pouvait provenir cette question, et vit deux petits yeux blancs apparaître au-dessus du pot en terre cuite qui contenait la plante bien imitée. Sans plus chercher à comprendre, elle se laissa aller à répondre :

— Non, ça ne va pas ! Je dois aller chez ma tante Ann pour passer Noël en Australie et au lieu de ça, je me retrouve ici, dans une ville construite sur du sable. Tout ça, c'est la faute de mes parents. Si on avait pris un vol direct, on n'en serait pas là. C'était juste pour payer moins cher. En plus, ils n'ont pas l'air de s'en inquiéter. Là, mon père est en train d'organiser une excursion pour demain. Moi, je ne veux pas d'excursion, je veux aller en Australie. Je les déteste !

— Allons petite, ne sois pas si dure, ils font de leur mieux.

— Quelquefois, je souhaiterais qu'ils n'existent pas pour pouvoir faire tout ce que je veux.

— Tu dis ça, mais tu ne le penses pas...

— Si !

Elle avait les poings serrés de rage quand sa mère la trouva accroupie derrière son ficus.

— Ellie ? Qu'est-ce que tu fais ? À qui tu parles ?

Alors qu'elle s'apprêtait à répondre, elle vit une petite main qui monta jusqu'à hauteur des petits yeux blancs, l'index levé. Elle crut entendre un « chut » presque inaudible.

— À personne. Je veux juste aller dormir.

— Allez, viens. Et par pitié, calme-toi. Demain, nous irons découvrir la ville. D'après ton père, il y a des musées intéressants et tout ce qu'il faut pour faire du shopping.

Ellena fit mine de ne pas se soucier du programme du lendemain, bien convaincue qu'il ne lui plairait en aucune façon. Elle suivit ses parents jusqu'à la chambre en espérant que, victime d'un mauvais rêve, elle allait finir par se réveiller assise dans le siège 22B du vol Doha-Perth. Au cours du reste de la soirée, elle repensa à la furtive conversation qu'elle avait eue avec les yeux blancs.

Dans la spacieuse chambre du complexe cinq étoiles, ses parents suivirent en boucle les informations sur Euronews, la seule chaîne disponible en français. Une dame affublée d'un tailleur à la coupe singulière y parlait de l'arrêt total du trafic aérien. L'hypothèse avancée par cette dame était qu'il s'agissait d'une gigantesque cyberattaque. Ellena mit des écouteurs pour se réfugier dans une musique familière qui la réconforterait au beau milieu de cet endroit qu'elle trouvait si horrible, et s'abandonna assez vite aux bras de Morphée.



## Chapitre 2

Ses yeux s'ouvrirent petit à petit, gênés qu'ils étaient par l'intense lumière venue des grandes baies vitrées desquelles quelqu'un avait eu la mauvaise idée d'ouvrir les rideaux. Quelle torture ! Ellena fut surprise de constater qu'elle était seule dans la chambre, ses parents ayant sans doute succombé une fois de plus aux chants des sirènes de la gratuité. Ils devaient être en train de se goinfrer au buffet du petit déjeuner dont ils avaient dû faire l'ouverture, repoussant leurs limites stomacales. Elle s'habilla rapidement et s'en alla les rejoindre au restaurant. Elle fit le tour des tables, sans succès, et se renseigna auprès d'un serveur pour savoir s'il y avait des couverts dressés à l'extérieur. Ceci ne fut pas fait sans mal puisque son anglais faisait le désespoir de madame Dunham, son English teacher. Native speaker, l'enseignante ne ménageait pas ses efforts pour partager son savoir et améliorer le niveau de ses élèves francophones, mais Ellena était très loin de caracoler en haut des charts de la classe. Le serveur fit de son mieux pour être avenant et compréhensif. Aussi, lui indiqua de sa main gantée de blanc une direction qu'elle s'empressa de suivre. À nouveau, elle dut se rendre à l'évidence que ses parents n'étaient pas là. Il y avait bien des touristes qui se tartinaient la biscotte en profitant d'un soleil matinal généreux, mais aucune trace de monsieur et madame Lambert.

Plusieurs fois, elle fit le tour des infrastructures qui lui parurent soudain démesurées. Elle comprenait à présent pourquoi le personnel se déplaçait aussi fréquemment en voiture de golf. Ellena s'aventura du côté de la plage, s'introduisit discrètement dans la zone spa puis dans la salle de gym où les enfants n'étaient ni bienvenus ni règlementairement tolérés. Elle faillit se faire prendre quand elle éclata de rire en voyant deux dames d'une soixantaine d'années couchées dans une sorte de bain de boue, avec des rondelles de concombre sur les yeux. Seules leurs têtes dépassaient de cette crème brunâtre et elles échangeaient des bribes de conversations relatives à l'Histoire et à la politique dans le Moyen-Orient. Par acquit de conscience, Ellena retourna voir s'ils n'étaient pas dans la chambre, puis encore au buffet, puis toujours au spa. Inquiète, elle prit le chemin de la réception pour tenter d'y glaner une

information pertinente, quand elle passa à côté du ficus qui l'interpela.

— Psssst. Alors ? Cela se passe comment ?

— Pas très bien. Je ne trouve pas mes parents.

— C'est bien ce que tu voulais, non ?

— Comment ? Mais non, qu'est-ce que vous racontez ?

Elle entendit au timbre de la voix des yeux blancs qu'il était très embêté, mal à l'aise, moins sûr de lui. Il prit un air insolite qui lui rappelait le sien lorsque quelques mois auparavant elle avait dû justifier la perte de son cartable après une journée d'école où tout avait fonctionné de travers. Elle avait tenté d'expliquer que ce n'était pas sa faute et qu'elle avait fait attention, mais ses parents n'avaient pas été dupes.

— C'est terriblement fâcheux. Je pensais que c'était ce que tu voulais et du coup, j'ai...

— Vous avez quoi ?

— J'ai fait disparaître tes parents.

Elle dut se rembobiner ces mots dans la tête. Et même en faisant repasser la bande-son plusieurs fois, son cerveau n'arrivait pas à traiter correctement ces informations. Elle était plus que probablement en train de devenir tout à fait sotte. Cela ne fut pas sans lui rappeler les craintes de sa mère vis-à-vis de la santé mentale de la tante Berthe qu'elles allaient visiter à l'occasion dans sa maison de retraite. Elle avait une maladie qui faisait qu'elle oubliait tout au fur et à mesure et qu'elle devenait un peu folle. Sa mère avait peur que ce soit génétique et que son tour arrive bien vite. Ellena était maintenant contaminée par ces considérations sur l'hérédité. Et impossible de se rappeler le nom de cette fichue dégénérescence qui ressemblait à tous les noms qu'elle avait entendus depuis qu'elle avait débarqué à Doha. C'était Al quelque chose, comme sur le badge du policier des douanes de l'aéroport.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous racontez ? Vous dites vraiment n'importe quoi, c'est impossible. On va tout de suite laisser tomber les blagues douteuses parce que j'en ai assez de chercher et que je suis très inquiète. Si vous savez où ils sont, il faut me le dire. Je dois les retrouver. Dites-moi la vérité !